

d'exil intérieur. La biographie scientifique de son père, analyse contextuelle de sa vie et de son œuvre, achevée en 1943, sera publiée en 1949. Cet ouvrage et ses articles lui permettent de garder le contact avec des hommes et des femmes exclus par le pouvoir, comme Elisabeth Staiger, la fille de Felix Klein.

Renate Tobies enquête enfin sur le devenir des chercheurs de l'industrie après la guerre. Bon nombre d'entre eux, après un détour aux USA ou en URSS, rejoindront Telefunken ou d'autres entreprises allemandes. Iris Runge donne d'abord des cours dans un centre d'éducation pour adultes, puis à l'Université Technique à Berlin Ouest et à l'Université à Berlin Est (1947). Dispensée d'Habilitation en raison de son expertise, et reconnue hostile au régime nazi, elle deviendra en 1950 la première femme professeur de physique et de mathématiques à l'université, situation quasiment inaccessible aux femmes avant 1945.

MARIE-JOSÉ DURAND-RICHARD  
CNRS-SPHERE

Antonin DURAND, *La quadrature du cercle. Les mathématiciens italiens et la vie parlementaire (1848-1913)*, Éditions Rue d'Ulm, 2018, 340 p.

Il y eut à ma connaissance dans l'histoire, deux moments singuliers où de nombreux mathématiciens de premier plan furent présents dans les allées du pouvoir. Le premier est la période du Consulat et de l'Empire en France où Bonaparte puis Napoléon, à la suite de l'expédition d'Égypte, voulut s'entourer de multiples savants auxquels il confia non seulement des tâches académiques (différentes créations ou réformes d'institutions d'enseignement comme l'École Polytechnique ou l'Université) mais aussi des tâches administratives. Un des exemples les plus fameux est celui de Joseph Fourier qui resta préfet de l'Isère pendant quasiment toute la période napoléonienne. La seconde, beaucoup moins connue en France, fut le Risorgimento italien. Non seulement plusieurs mathématiciens s'engagèrent dans la lutte pour l'unité italienne, et quelquefois sur le champ de bataille comme ce fut le cas d'Enrico Betti qui participa à la bataille de Curtatone e Montanara en 1848, mais, une fois Victor-Emmanuel II solidement assis sur le trône romain, d'autres plus jeunes leur emboîtèrent le pas et se mirent en tête de participer à la nouvelle vie parlementaire de la péninsule. Certains le firent comme députés élus, d'autres comme sénateurs nommés. Les uns et les autres voulurent être présents dans ces moments décisifs où s'élaborait l'administration du nouvel état.

C'est à l'analyse de la participation de mathématiciens à la vie parlementaire italienne entre le printemps des peuples et la Première Guerre mondiale qu'Antonin Durand consacre ce très original essai tiré de la thèse de doctorat qu'il avait préparée sous la direction de Gilles Pécout. En suivant le parcours politique de ce groupe de spécialistes d'un domaine académique plutôt réputé pour son abstraction, l'auteur essaie d'expliquer les choix individuels (pourquoi ce mathématicien-là a tenu à s'engager à ce moment-là) et les choix collectifs ou institutionnels (pourquoi ce mathématicien a été choisi, par exemple comme candidat à la députation par telle ou telle instance ou comme sénateur par le roi). Mais la question centrale que soulève le volumineux

corpus d'archives (notamment d'innombrables correspondances), de journaux parlementaires, d'articles de presse et de textes écrits par les contemporains que l'auteur a compulsés est celle de la construction de la figure de l'expert mathématicien et de son rôle dans le domaine politique. Ce n'est pas sans un certain étonnement, souligné avec malice dans la postface de l'ouvrage, qu'on voit surgir là des questions qui se sont avérées naguère très actuelles lors de la récente rentrée en politique très médiatisée de Cédric Villani dans le sillage d'Emmanuel Macron. Dans la presse et dans les multiples interviews du mathématicien une série d'interrogations a été formulée sur la légitimité de sa candidature, sur l'utilité qu'elle pourrait ou non revêtir, sur la manière dont l'engagement parlementaire allait ou non ruiner ou, en tout cas, clore sa carrière scientifique etc. Autant de réflexions qui sont toutes apparues pour l'un ou l'autre des protagonistes italiens dont on nous retrace ici le parcours.

Car en fait, contrairement à ce qu'on pourrait naïvement penser au premier abord, le choix des domaines législatifs dans lesquels les différents parlementaires mathématiciens intervinrent n'a rien d'évident. D'abord parce qu'ils ne se trouvèrent pas toujours en situation de choisir eux-mêmes : certaines priorités politiques dictées par l'exécutif, ou résultant d'une situation spécifique à un moment donné, pouvaient réquisitionner le personnel politique très au-delà, et assez indépendamment, de ses compétences « civiles ». Mais aussi, et c'est plus subtil et peut-être plus inattendu, parce que les compétences d'un mathématicien ne sont pas forcément perçues avec exactitude par les non-mathématiciens. Par exemple, on aura facilement tendance à considérer que toute question de nombres, au sens le plus pratique, comme la vérification comptable ou la collecte de données chiffrées, doit se trouver « naturellement » dans le domaine de prédilection d'un mathématicien, point qui s'avère pour le moins discutable. On se rappelle, à une autre époque et dans d'autres circonstances, les efforts faits par Henri Lebesgue pendant la Première Guerre mondiale pour expliquer à son collègue Émile Borel, qui voulait à tout prix le recruter pour mener des calculs balistiques, que tout brillant analyste qu'il fût, il était absolument inapte à mener des calculs même assez simples sans faire de nombreuses erreurs. Il est vrai que les parlementaires étudiés dans le livre se sont en général limités à des interventions dans des domaines qui avaient un rapport avec leur champ d'expertise, en premier lieu l'université ou plus généralement les questions d'éducation. Mais de façon plus ou moins volontaire, certains, comme Betti ou Cremona, justement pour leur supposée aisance avec les nombres, se sont retrouvés entraînés dans les questions budgétaires, au point d'en devenir d'indiscutables experts. On suit avec minutie les trajectoires parfois sinueuses des protagonistes pour étudier l'évolution de leur domaine d'intervention au cours de leur carrière politique, domaine qui souvent s'élargit en proportion de leur prise de distance avec leur travail mathématique.

Apparaît là un autre paradoxe de l'histoire de ce personnel politique un peu particulier que dissèque l'auteur. Un casse-tête permanent pour ces mathématiciens fut d'essayer d'une façon ou d'une autre et tant bien que mal de poursuivre leur carrière scientifique. Car si ce n'est pas aux compétences spécifiques en géométrie algébrique ou en théorie des fonctions d'une variable complexe acquises de haute lutte par ces savants dans leur nuits d'insomnies qu'on fit appel pour leur rôle parlementaire, il n'en reste pas moins que c'est sur leur statut de mathématicien reconnu par leurs pairs,

nationalement ou internationalement, qu'était fondée la légitimité de leur présence dans les rouages de l'État. Aussi, le livre démontre le mouvement de balancier permanent entre la carrière académique et la carrière politique qui sous-tend la vie du groupe. La présence accrue des mathématiciens dans les allées du pouvoir est aussi corrélée avec la montée en puissance de l'université italienne avec la création de nombreuses chaires, renforcées par le charpentage de plus en plus solide de l'enseignement secondaire qui fut une des premières tâches auxquelles s'attela le gouvernement de l'Italie unifiée. La première partie du livre étudie donc avec précision cette émergence de l'Italie comme « troisième puissance mathématique » en Europe après l'Allemagne et la France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui fut le terreau fécond de cette histoire.

Bien loin de n'être limité qu'à une étude de cas, le livre d'Antonin Durand se révèle donc une précieuse exploration de questions fondamentales autour du rôle de l'expertise et des experts dans la société contemporaine et interroge la position du savant dans les démocraties modernes, ce qui est attendu de lui et la manière dont son engagement scientifique l'amène à prendre une parole publique. Ajoutons qu'il n'est pas (encore) si courant qu'un historien qui n'est pas spécifiquement historien des sciences prenne des scientifiques, et pour partie leur production scientifique, comme objet d'étude. Ce n'est pas le moindre mérite de ce brillant essai que d'avoir eu cette audace bienvenue.

LAURENT MAZLIAK  
Université Pierre et Marie Curie